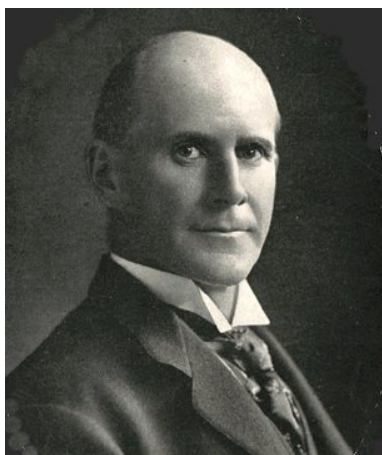


<http://divergences.be/Qu-est-ce-qu-etait-pour-Eugene-Debs-le-4-juillet.html>



# Qu'est-ce qu'était pour Eugene Debs le 4 juillet ?

- Archives - Textes critiques - Eugènes Debs -



Date de mise en ligne : vendredi 3 juillet 2026

---

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

---

Origine [Dissent](#) Été 2026

Pu de figures de gauche ont été aussi engagées à réaliser la promesse démocratique de la politique américaine qu'Eugene Debs.

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH183/1778270335isaaclarge-dca54.jpg>]

"Eugene Debs prononce un discours anti-guerre en 1918"

Il a été considéré comme un devoir patriotique pour les Américains, le 4 juillet, d'apostropher la Liberté et de choisir parmi les vocabulaires de toutes les langues des mots élogistes pour décrire sa valeur et sa gloire, et lorsque les mots n'exprimaient pas ces attributs essentiels de la liberté qui faisaient de la vie une bénédiction inférieure, des feux de joie ont allumé, des canons ont craché leur tonnerre, des bannières ont flotté, des tambours ont palpité, et des coups de clairon ont appelé le peuple à se rassembler et à se réjouir ensemble du décret impénétrable de Dieu accordant aux Américains des bénédictions refusées à tous les autres peuples, lignées et langues depuis la nuit des temps. Je ne doute pas non plus qu'en ce anniversaire, de telles expositions seront répétées, mais ce ne sera qu'une moquerie creuse. La scène sera magnifique avec des décors pour la pièce de la liberté, mais la liberté sera absente — seul son fantôme apparaîtra, seuls ses « os canonisés » seront présents.

— Eugene V. Debs, « L'anniversaire de la liberté », 4 juillet 1895

Ce 4 juillet, il y aura sans doute une multitude de feux d'artifice, de spectacles aériens, de défilés militaires, de rayons rouges de roquettes et d'explosions de bombes dans les airs pour marquer le 250<sup>e</sup> anniversaire de la nation. Donald Trump l'a décrété quelques jours seulement après son investiture en 2025, par un décret exécutif qui promettait « d'offrir une grande célébration digne de l'occasion mémorable du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance américaine le 4 juillet 2026 » et « d'entreprendre d'autres mesures pour honorer l'histoire de notre grande Nation. » Toujours showman, Trump produira une extravagance scénarisée, télévisée et diffusée en direct sur l'américanisme, mettant en scène un combat UFC qui incarne sa conception de la politique et culminant avec ce qu'il a qualifié de « la fête d'anniversaire la plus spectaculaire » du pays. Il s'enveloppera dans la Déclaration d'indépendance dans le cadre d'un effort plus large visant à présenter quiconque le critique comme une menace dangereuse pour le mode de vie américain.

Au cœur de cet agenda se trouve un effort déterminé pour effacer la gauche américaine, au sens figuré comme au sens propre. L'effacement figuratif a été inauguré par un décret exécutif intitulé « Mettre fin à l'endoctrinement radical dans l'école primaire et secondaire », qui ordonnait la fin des « idéologies radicales et anti-américaines » et la promotion de politiques éducatives conçues « pour inculquer une admiration patriotique pour notre incroyable Nation et les valeurs pour lesquelles nous défendons. » Ce décret a été suivi d'un second, « Restaurer la vérité et la raison de l'histoire américaine », et d'une attaque massive contre les universités à travers le pays.

L'effort pour effacer littéralement la gauche a commencé avec le déploiement par Trump à l'été 2025 de troupes de la Garde nationale fédéralisée et de Marines américains à Los Angeles pour réprimer les manifestations contre les détentions de l'ICE, à la suite de déploiements similaires à Chicago, Memphis et Washington, D.C. En septembre de la même année, Trump a publié une note intitulée « Lutte contre le terrorisme intérieur et la violence politique organisée », puis a tenu une convocation de centaines des plus hauts gradés des forces armées américaines,

informés qu'ils pourraient bientôt mener une « guerre intérieure » contre les hordes violentes qui avaient pris le contrôle des villes « dirigées par les démocrates de gauche radicale ». Enfin, en décembre, l'administration a lancé l'Opération Metro Surge, envoyant environ 3 000 agents du Département de la Sécurité intérieure dans les Twin Cities du Minnesota dans le cadre d'une campagne de déportation massive qui a conduit à des milliers d'arrestations et à la mort de deux manifestants, Renee Good et Alex Pretti.

Ces mesures représentent l'accomplissement des promesses fièrement annoncées par Trump pendant sa campagne. Dans un discours du jour des anciens combattants en 2023 décrit par le Washington Post comme des « dictateurs en écho », Trump a déclaré : « Nous vous promettons d'éradiquer les communistes, marxistes, fascistes et les voyous de gauche radicale qui vivent comme des vermines dans les limites de notre pays, qui mentent, volent et trichent les élections... » Ils feront n'importe quoi, légalement ou illégalement, pour détruire l'Amérique et le rêve américain. »

Comme le savent les lecteurs de Dissent, ce sont en réalité Trump et ses alliés qui détruisent résolument la démocratie américaine. Loin d'être une menace pour la démocratie, la gauche américaine a historiquement joué un rôle indispensable dans la démocratisation de la politique et de la société américaines, des mouvements abolitionnistes, pour les droits des femmes et ouvriers du XIXe siècle aux réformateurs progressistes et du New Deal du XXe siècle à beaucoup inspirés par des idées socialistes ainsi que les mouvements pour les droits civiques, les femmes et la paix d'après-guerre.

Personne à gauche n'incarne mieux l'engagement profond et sincère à réaliser la promesse démocratique de la politique américaine qu'Eugene Debs, le légendaire leader du Parti socialiste du tournant du XXe siècle, emprisonné deux fois pour son plaidoyer politique, candidat à cinq reprises à la présidence et combattant constamment des invocations réactionnaires du nationalisme américain. Debs, qui a vécu toute sa vie à Terre Haute, dans l'Indiana, était aussi grand public du Midwest qu'on puisse l'imaginer, comme le montrent clairement la biographie classique de Nick Salvatore, Eugene V. Debs : Citizen and Socialist, et le documentaire PBS de 2019 The Revolutionist : Eugene V. Debs, qui s'inspire fortement de l'œuvre de Salvatore. Et pourtant, les expériences de Debs en tant que chauffeur de locomotive et cheminot, organisateur syndical industriel et chef de grève, et finalement comme leader éminent du Parti socialiste d'Amérique l'ont mis face à l'hypocrisie, à l'injustice et à la corruption politique de l'Amérique de l'âge d'or, et lui ont donné des instructions sur la dignité de la lutte pour rendre l'Amérique plus grande en la rendant plus libre et plus juste.

Debs était un critique virulent du tumulte du 4 juillet. Il l'a exprimé dans l'épigraphe de cet essai, écrit depuis une prison de Woodstock en 1895, et encore plus puissamment dans un discours prononcé à Chicago le 4 juillet 1901. « Je ne fais pas partie de ceux qui vénèrent le drapeau », a déclaré Debs.

Je suis patriote, mais dans le sens où j'aime tous les pays. J'adore le sentiment de William L. Garrison : « Le monde entier est mon pays et toute l'humanité est mes compatriotes. » Thomas Jefferson a dit un jour : « Là où est la liberté, c'est mon pays. » C'est bien. Thomas Paine a dit : « Là où la liberté est honorée, c'est mon pays. » C'est mieux. Là où la liberté ne l'est pas, le socialisme a une mission, et, par conséquent, la mission du socialisme est aussi vaste que le monde.

Debs a clairement indiqué qu'il était internationaliste, mais il a évoqué trois Américains qui se sont inspirés de la Révolution américaine. « J'aime le 4 juillet », conclut-il, car « il insuffle un esprit de révolution. » En effet, comme l'a clairement montré la biographie novatrice de Salvatore, Debs se considérait constamment comme l'héritier d'une tradition républicaniste civique et radicale dissidente résolument américaine, et citait fréquemment un large éventail de personnages historiques américains tels que Thomas Jefferson, Patrick Henry, Samuel Adams, Thomas Paine,

Elijah Lovejoy, Elizabeth Cady Stanton, Lucretia Mott, William Lloyd Garrison, Wendell Phillips, Gerrit Smith, John Brown, Thaddeus Stevens, Susan B. Anthony et Abraham Lincoln.

Cet engagement envers l'esprit de 1776 est central dans deux des discours les plus importants de Debs : « Liberty », prononcé à sa libération de prison en 1895 pour son rôle dans la grève de Pullman, et son allocution devant le jury à la fin de son procès de 1918 pour violation de l'Espionage Act de 1917, qui a conduit à sa condamnation. Dans ces discours, Debs s'exprime comme ce que l'historien Ernest Freeberg a qualifié de « prisonnier de la démocratie » — un homme jugé, au sens figuré et au sens propre, pour ses convictions politiques. Il condamne avec force le système politique américain pour sa violation de ses droits et pour son hostilité envers les revendications des travailleurs. Et pourtant, dans chacun de ces discours, Debs s'exprime aussi en tant qu'Américain, engagé à réaliser la promesse égalitaire de la Révolution américaine portée par des générations de dissidents, qu'il revendique fièrement comme ses ancêtres.

À une époque où une rhétorique de grandeur américaine était utilisée pour briser les grèves, perturber et disperser les manifestations publiques, ainsi que harceler et poursuivre les dissidents, Debs refusa de se faire taire — mais il refusa aussi de céder la liberté américaine à ses opposants réactionnaires.

### **Liberté, perdue et retrouvée**

Le 22 novembre 1895, après avoir passé six mois en prison, Debs s'adressa à une grande foule de partisans à la Batterie D à Chicago. En tant que président de l'American Railway Union (ARU), Debs avait été l'un des leaders de la grève des Pullman de 1894, qui paralysa le transport ferroviaire inter-États. Le procureur général des États-Unis, Richard Olney, travaillant de concert avec les dirigeants et alliés de Pullman, obtint une injonction judiciaire contre le syndicat et déploya des troupes fédérales pour briser la grève, malgré les objections publiques du gouverneur de l'Illinois John Peter Altgeld (que Debs immortalisa plus tard dans une nécrologie de 1902). Les bureaux du syndicat furent pillés ; plus d'une douzaine de personnes furent tuées et plus de cinquante blessées lors de cette escalade violente ; et plusieurs dirigeants syndicaux, notamment Debs lui-même, furent arrêtés, condamnés pour violation de l'injonction et condamnés à des peines de prison pour leur rôle dans l'organisation du boycott, une décision confirmée par la Cour suprême.

« Liberté » est un discours rhétoriquement complexe. Elle évoque l'esprit de liberté annoncé par la Déclaration d'indépendance et la promesse d'une forme égalitaire de liberté économique collective encore à réaliser par les travailleurs américains. Comme le soutient Salvatore, ce discours a marqué un moment important dans l'évolution de Debs, passant d'activiste syndicale aux tendances républicaines radicales à principal socialiste du pays.

Le discours de Debs dénonce la collusion de la Pullman Company et de ses alliés avec la justice fédérale, la Maison-Blanche et les troupes sous le commandement du président. « Je me tiens devant vous, dépouillé de mes droits constitutionnels en tant qu'homme libre et dépouillé des prérogatives les plus sacrées de la citoyenneté américaine, et ce qui est vrai de moi-même est vrai pour tout autre citoyen qui a l'audace de protester contre la domination des corporations ou de remettre en question l'influence absolue du pouvoir monétaire », a-t-il déclaré. « Ce n'est ni la loi ni l'administration de la loi dont je me plains. C'est la violation flagrante de la constitution, l'abrogation totale de la loi et l'usurpation du pouvoir judiciaire et despotique, en vertu desquels mes collègues et moi-même avons été emprisonnés, contre lesquels je présente ma protestation solennelle. »

Debs présenta la répression de la grève de Pullman comme une attaque contre les Américains de la classe ouvrière, menée avec succès par un gouvernement allié au « pouvoir monétaire » et à la « ploutocratie ». Tout en condamnant la violation de ses libertés constitutionnelles, il défendit également l'ARU comme une organisation ouvrière nécessaire et légitime, et la grève comme un moyen légitime de poursuivre la justice. Le syndicat « n'a lancé aucun défi aux tribunaux ou aux armées » il a simplement résisté à l'atteinte des droits des travailleurs par

les entreprises... et défié le pouvoir des entreprises. »

Le point de référence central du discours est la Déclaration d'indépendance. La première moitié du discours porte sur le thème de la « liberté individuelle ; ou lui donner toute sa hauteur, profondeur et largeur, la liberté américaine, une chose que les Américains ont l'habitude d'éloger depuis la fondation de la République. » Rendant hommage à la fondation de la république, Debs se mit à s'exprimer, pendant huit longs paragraphes, sur la résonance durable de la proclamation de 1776, l'indivisibilité de la liberté, et le « crime plus que satanique de voler le joyau de la liberté à la couronne de l'homme et de réduire la victime du cambriolage à l'esclavage ou à la prison. »

C'est pour ce crime que Debs accuse moralement les magnats du chemin de fer et leurs alliés du gouvernement fédéral. Et il insiste sur le fait que c'est le mouvement ouvrier qui incarne « l'esprit de 76 » : « Aux hôtes unifiés des travailleurs américains, le destin a confié la charge de sauver les libertés américaines de l'emprise de la horde vandale qui les a mises en danger, en s'emparant du bulletin de vote et en le maniant pour récupérer cet héritage inestimable et le préserver et le transmettre sans cicatrice ni tache aux générations à venir. »

Le bulletin, note Debs avec approbation, citant un poème abolitionniste, « a été qualifié d'« arme qui exécute la volonté d'un homme libre comme la foudre exécute la volonté de Dieu ». » Debs s'exclame sur un ton presque religieux sur le pouvoir des élections démocratiques :

Il n'y a rien dans notre gouvernement qu'il ne puisse supprimer ou modifier. Elle peut faire ou défaire des présidents, des congrès et des tribunaux. Elle peut abolir les lois injustes et condamner à l'odieux et à l'oubli éternels des juges injustes, leur retirer leurs robes et leurs habits et les envoyer impurs comme des lépreux pour porter le fardeau d'un obloque mérité en tant que Caïn avec la marque d'un meurtrier. Elle peut balayer les trusts, les syndicats, les corporations, les monopoles et tout autre développement anormal du pouvoir monétaire destiné à restreindre les libertés des travailleurs et à les asservir par la dégradation liée à la pauvreté et à l'oisiveté forcée, alors que les cyclones dispersent les feuilles de la forêt. Le bulletin de vote peut faire tout cela et bien plus encore. Elle peut donner à notre civilisation sa gloire suprême à€” le commonwealth coopératif.

Orateur brillant, Debs était aussi stratège. Loin d'être naïve quant aux limites du processus électoral et aux énormes obstacles auxquels sont confrontés les mouvements sociaux radicaux et les partis politiques, Debs a pleinement compris l'importance de l'organisation, de la construction de mouvements, de l'éducation politique et de l'action directe. Mais il appréciait aussi la force de la tradition politique américaine dissidente, et il comprenait que les libertés civiles et les élections démocratiques régulières représentaient un progrès politique réel, quoique précaire, qui pouvait promouvoir la justice sociale et économique.

« Liberty » se termine par l'espoir que « les amoureux américains de la liberté lancent des forces pour sauver leurs libertés constitutionnelles de l'emprise du monopole et de ses mercenaires mercenaires. » Cet espoir n'était pas vain à€” même si la grève de Pullman fut réprimée, et que l'emprisonnement de Debs annonçait de longues luttes à venir, tant pour lui que pour le mouvement qu'il contribua à fonder.

### **Le discours de Canton et la condamnation pour espionnage**

Lorsque les États-Unis entrèrent dans la Première Guerre mondiale le 6 avril 1917, Debs était devenu un radical bien connu et engagé, ainsi que cofondateur du Parti socialiste d'Amérique. Il s'était présenté quatre fois comme candidat présidentiel du parti, obtenant plus de 900 000 voix, soit 6 % du total, en 1912. Critique virulent de la guerre depuis son début en 1914, et fervent partisan de la Révolution russe à€” tant lors du renversement du tsar russe en février

## Qu'est-ce qu'était pour Eugene Debs le 4 juillet ?

---

1917 que de la prise de pouvoir par les bolcheviks en octobre » Debs fut l'un des nombreux critiques virulents de l'entrée des États-Unis dans la guerre, comme l'explore Michael Kazin dans *War Against War*.

Le 16 juin 1918, Debs prononça un discours fermement anti-guerre lors d'une convention d'État du Parti socialiste à Canton, Ohio. En conséquence, il a été arrêté, poursuivi et finalement condamné pour avoir enfreint la loi sur l'espionnage de 1917 en interférant avec la conscription. Comme l'ont noté certains commentateurs, Debs comprenait bien sa vulnérabilité juridique lorsqu'il s'est exprimé à Canton, et il a pris soin de ne pas explicitement défendre la résistance à la conscription. Parallèlement, le discours lançait une attaque implacable contre les hypocrisies de la guerre, les tendances autoritaires qu'elle a déclenchées, et le traitement des travailleurs comme chair à canon de la rivalité inter-impérialiste. Debs dénonce « la noblesse qui aujourd'hui est enveloppée dans le drapeau américain, qui crie depuis les toits qu'ils sont les seuls patriotes, et qui ont leurs loupes à la main, scrutant le pays à la recherche de preuves de déloyauté », insistant sur le fait que « à chaque époque, c'est le tyran, l'opresseur et l'exploiteur qui s'est enveloppé dans le manteau du patriotisme, ou la religion, ou les deux pour tromper et intimider le peuple. »

Le discours était radical dans sa condamnation de la guerre et sa promesse de révolution socialiste. Et il ne contenait aucune des références à l'héritage révolutionnaire américain » Jefferson, Paine, Garrison » qui avaient marqué le discours de la « Liberté » de 1895 et une grande partie de la rhétorique de Debs dans les années qui suivirent. Pourtant, dans le discours de Debs au jury lors de son procès de 1918, cité dans le pamphlet de Scott Nearing de 1919 « *The Debs Decision* », ces thèmes réapparaissent audacieusement. Défendant fièrement sa sympathie pour la Révolution bolchevique, Debs se penche sur le fait que l'Amérique elle-même est née dans la révolution. Il rappelle au jury qu'« il fut un temps où George Washington, aujourd'hui vénéré comme le père de son pays, fut dénoncé comme un déloyaliste, quand Sam Adams, que nous connaissons comme le père de la Révolution américaine, fut condamné comme un incendiaire, et Patrick Henry, qui prononça ce discours inspiré et inspirant qui excita les colons, a été condamné comme traître. » Il s'est ensuite tourné vers la « puissante agitation » associée au mouvement abolitionniste, se déclarant fièrement s'inscrire dans une tradition de dissidence bien plus sérieuse envers la liberté que ces « patriotes » hypocrites qui portent le drapeau tout en piétinant la liberté à pied.

Debs a noté l'ironie d'un gouvernement américain qui poursuivait les socialistes au nom de la « démocratie » : « N'est-il pas étrange que nous, socialistes, soyons aujourd'hui presque seuls à défendre la Constitution des États-Unis ? » Et il conclut en refusant de revenir sur un seul mot de son discours cantonais. « Ce que vous choisirez de me faire aura peu d'importance après tout, » dit-il au jury. « Je ne suis pas jugé ici. Il y a une question infiniment plus vaste qui est jugée aujourd'hui dans ce tribunal, même si vous n'en êtes peut-être pas conscient. Les institutions américaines sont jugées ici devant un tribunal composé de citoyens américains. L'avenir nous le montrera. »

### **Patriotisme debsien**

L'avenir l'a dit. Debs a été reconnu coupable et condamné à dix ans de prison ; sa condamnation a été confirmée par la Cour suprême dans une décision unanime rédigée par le juge Oliver Wendell Holmes Jr. ; et il a purgé plus de deux ans dans un pénitencier fédéral avant que sa peine ne soit commuée par le président Warren G. Harding. Plus important encore, le Parti socialiste et la gauche socialiste en général ont été décimés par la répression de l'administration Wilson pendant la guerre et la peur rouge qui en a engendré. Dans *American Midnight*, Adam Hochschild examine les effets potentiellement étendus de cette répression du Parti socialiste : « S'il n'avait pas été aussi entravé, même avec une minorité d'électeurs, il aurait peut-être pu pousser les partis traditionnels à créer le genre de filet de sécurité sociale plus fort et des systèmes nationaux d'assurance maladie que les gens tiennent pour acquis au Canada et en Europe occidentale aujourd'hui. »

Parallèlement, Debs est resté inflexible dans sa défense acharnée à la fois des libertés civiles démocratiques et d'un socialisme véritablement démocratique. Et par ses efforts, il a contribué à poser les bases d'une tradition socialiste

qui a finalement donné naissance à ce même magazine en 1954, et qui, plus récemment, a connu un regain de succès électoral de Bernie Sanders, Alexandria Ocasio-Cortez, Zohran Mamdani, Katie Wilson, et des centaines de socialistes, la plupart membres des Democratic Socialists of America, qui occupent des fonctions étatiques et locales à travers le pays.

Cette histoire est complexe, et il n'est pas mon but ici d'évaluer les nombreuses façons dont Debs a figuré et figure encore dans les débats sur la stratégie politique de gauche. Mon seul point est qu'à un moment où une histoire triomphaliste des États-Unis est promue avec une vengeance, on voit clairement comment la grandeur de Debs résidait dans son activisme courageux face à une véritable répression, défendant les idéaux mêmes que les idéologues du mouvement MAGA piétinent régulièrement.

Debs appréciait la puissance rhétorique de l'agitation du drapeau, mais il résistait farouchement à l'utilisation de symboles patriotiques pour contrôler la dissidence et réprimer le mouvement ouvrier, et il souffrit de son refus de plier le genou à la rhétorique « L'Amérique, bonne ou mauvaise ». En même temps, bien que Debs ait refusé de prêter allégeance au drapeau sur demande, il n'a pas rejeté « la république qu'il représente », ou du moins pour laquelle elle a parfois tenu place et pourrait encore le faire. Il l'a dit dans la première phrase de son discours sur la « Liberté » : malgré l'hypocrisie et la répression, « manifestement l'esprit de '76' subsiste encore » partout où et chaque fois que « les amoureux de la liberté » et les « mépriseurs du despotisme » agissent collectivement pour faire avancer la cause de la liberté.

Debs a réellement fait le chemin de la liberté d'une manière que peu d'autres dans l'histoire américaine ont fait. Et en refusant de céder l'esprit de la Déclaration aux élites économiques et politiques de son époque, il a joué un rôle crucial dans la promotion des droits des travailleurs, du droit à la dissidence et à la protestation même en temps de guerre, ainsi que de la possibilité de contestation continue qui est au cœur de toute forme significative de démocratie. Debs, en bref, fut l'un des grands démocratisateurs de l'Amérique du XXe siècle.

Insister là-dessus ne signifie pas adoucir Debs ni le présenter comme quelqu'un qui s'intègre facilement dans un récit libéral rassurant de progrès constant. Debs était un radical ouvrier. C'était un agitateur qui remettait en cause les prérogatives économiques et politiques du capital et bouleversait la politique conventionnelle de son époque en combinant action directe, protestation de masse et politique électorale. Et ce qu'il défendait à€" le socialisme à€" était alors en dehors du courant dominant américain, et le reste aujourd'hui, malgré les victoires impressionnantes mentionnées ci-dessus. Et pourtant, ce qu'il représentait est une part essentielle de l'histoire continue des États-Unis. Son agitation, sa répression et l'intégration partielle de ses revendications sont toutes centrales dans l'histoire controversée de la démocratie américaine.

Ce 4 juillet, Trump et ses partisans chercheront à enrôler « l'esprit de 76 » au nom de leur vision amère, autoritaire et plaquée d'or. Et pourtant, Debs nous rappelle que la tradition de la dissidence radicale aux États-Unis a toujours été contestée. Ceux qui ont le plus fait pour honorer son héritage sont ceux qui ont refusé de garder le silence face à l'injustice, et qui ont insisté pour que la rédemption de la promesse des nobles paroles de la Déclaration d'indépendance soit une lutte continue.

*Post-scriptum :*

*Jeffrey C. Isaac est professeur James H. Rudy de science politique à l'Université de l'Indiana, Bloomington. Membre de longue date du comité de rédaction de Dissent, il a écrit de nombreux livres et articles, et commente régulièrement l'actualité sur Common Dreams et sur ses deux blogs, Democracy in Dark Times et Defending Democracy's Declaration. Il consacre cet essai à la mémoire de Nick Salvatore, grand historien, et de Raymond Franklin, son ancien professeur d'économie au Queens College, mentor et source d'inspiration dans tout ce qui concerne le socialisme. Il tient également à remercier ses amis Bob Ivie, Bob Orsi et Jeff Goldfarb pour leurs commentaires.*